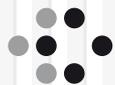


Jacques Jouet

Jésus enseignant les Goliath

Théâtre



P.O.L.

Jacques Jouet

Jésus enseignant les Goliath

Publié dans *Morceaux de théâtre, Théâtre II, Limon, 1997.*

Personnages : Le bœuf
L'ânesse
Jésus (alias David)
Les docteurs (alias Goliath).

Si les docteurs sont plusieurs comédiens – ce qui paraît souhaitable – ils se répartiront leur texte eux-mêmes.
La dernière phrase des docteurs est empruntée à un poème d'Ayyappa Panicker intitulé « Éthique suprême »
(publié dans *Europe* n°772-773).

*La scène est sur scène, c'est-à-dire dans le Temple.
L'ânesse et le bœuf disputent très doucement.*

Le bœuf. — Pour moi, il devrait passer directement en sixième...

L'ânesse. — Ah bon ! Pourquoi diable ?

Le bœuf. — Peut-être même en cinquième.

L'ânesse. — Pauvre petit bout de chou !

Le bœuf. — Tu ne le verras jamais grandir...

L'ânesse. — Il n'a qu'à faire comme les autres.

Le bœuf. — Chez les autres, justement, un enfant qui se présente comme ça, on le fait sauter de classe.

L'ânesse. — Un an sans rien faire cette année-là, ça ne peut pas être bon.

Le bœuf. — Comment ça, un an sans rien faire ?

L'ânesse. — Ben oui, c'est ce que tu viens de dire, la dernière année de primaire, il ne la ferait pas, c'est bien ça...

Le bœuf. — Mais, à la place, il ferait sa sixième... en même temps, tu comprends ? en même temps !

L'ânesse. — N'empêche, il aura manqué un an.

Le bœuf. — Non !

L'ânesse. — On ne peut pas, comme ça, lui voler un an de sa vie.

Le bœuf. — Mais on lui volerait rien du tout ! Tu ne comprends pas, cette année-là, il la vivrait quand même... Il ne s'agit pas de l'absenter de la vie pendant douze mois, de le mettre au néant...

L'ânesse. — De toute façon, je ne pourrai pas rester un an sans le voir.

Le bœuf. — Ah !... T'es têtue comme une bourrique, hein !

L'ânesse. — Ça me plaît pas. S'il ne réussit pas, on va le rétrograder pour lui faire faire ce qu'il a manqué. Et il perdra deux ans.

Le bœuf. — Allons bon, voilà maintenant que c'est deux ans !

L'ânesse. — Moi, ça ne me plaît pas.

Le bœuf. — Il est tout à fait capable de suivre en sixième. Même peut-être en quatrième...

L'ânesse. — C'est toi qui dit ça ? C'est toi qui veux en faire un étudiant ? un intellectuel ? Toi ?

Le bœuf. — Quoi, moi ?

L'ânesse. — Toi qui n'as jamais su quoi faire des boyaux de ta tête !

Le bœuf. — Qu'est-ce que tu as contre ces mains ? Mes mains...

L'ânesse. — Oh rien.

Le bœuf. — Alors ?

L'ânesse. — Le joug pour tirer la charrue... le rabot, les tenons et les mortaises, ça oui... on peut pas t'enlever ça... Mais de là à te mêler de sa scolarité...

Le bœuf. — En plus, il est doué de ses mains, lui aussi ! Ça empêche pas.

L'ânesse. — Je veux bien tout ce qu'on voudra, mais à son rythme.

Le bœuf. — Son rythme... Tu peux me dire qui, à six mois, a réparé lui-même son berceau ? De l'intérieur ?...

L'ânesse. — Si tu n'avais pas laissé traîner tes outils !

Le bœuf. — N'empêche qu'il avait, de connaissance infuse, l'art de saisir le marteau par le manche, et l'égoïne par la poignée, et scier le bois à contre fil. Sans se couper, sans s'écraser les doigts... Je connais des vieillards qui n'auront jamais cette habileté.

L'ânesse. — C'est pas toi qui devais lui extraire ses échardes ! ni qui lui recousais ses langes tout troués.

Le bœuf. — Tu sais bien que tu n'aurais pas laissé ta place pour un empire, même quand les tâches étaient les pires. Hein... Ça te permettait de lui embrasser ses petits pieds frais.

L'ânesse. — C'est vrai.

Le bœuf. — Et quand il est né... raconte-moi encore quand il est né...

L'ânesse. — Mais non...

Le bœuf. — S'il te plaît.

L'ânesse. — T'avais qu'à être là.

Le bœuf. — Tu sais bien que j'avais un sillon urgent. Tu ne vas pas me le reprocher toute ma vie !

L'ânesse. — Mais non !

Le bœuf. — Alors, raconte-moi comment il a été conçu.

L'ânesse. — Ah non !

Le bœuf. — Pourquoi ?

L'ânesse. — T'avais qu'à pas être absent.

Le bœuf. — Tu sais bien que j'avais un cercueil à finir !

L'ânesse. — Ils ont bon dos, les cercueils !

Le bœuf. — Ça aurait changé quoi, si j'avais été présent ?

L'ânesse. — Tu aurais pu nous éclairer.

Le bœuf. — Éclairer un ange ?

L'ânesse. — Tais-toi, maintenant.

Le bœuf. — Allez...

L'ânesse. — Non.

Le bœuf. — Évidemment... je sais bien pourquoi tu ne veux pas raconter comment il est né, ça risquerait d'amener de l'eau à mon moulin... militer pour le passage en sixième... Allez...

L'ânesse. — Mais tu l'as entendu mille fois...

Le bœuf. — S'il te plaît... Mille et une...

L'ânesse. — Quand il s'est mis lui-même le placenta sur la tête ?

Le bœuf. — Oui, quand il s'est mis lui-même le placenta sur la tête, comme si... comme si...

L'ânesse. — Comme si quoi ?

Le bœuf. — Allez, va jusqu'au bout... comme tu le fais dans les réunions de famille... Qu'est-ce qui fait rire la famille, dans les réunions de famille ? Il s'est mis lui-même le placenta sur la tête comme si...

L'ânesse. — Oui, comme si c'était un béret basque, parfaitement. J'étais là, je l'ai vu.

Le bœuf. — Oh mais, j'en doute pas une seconde que tu étais là à sa naissance. Pour une maman, c'est la moindre des choses... Moi même, j'étais pas très loin, tu sais... J'étais pas plus loin que le bout du champ... Quand j'ai entendu son petit cri, j'ai fait une embardée... Derrière moi, c'était comme un sillon d'ivrogne... Hon... Un béret basque...

L'ânesse. — Il se l'est vissé sur le crâne. Il avait froid, sûrement... La crèche était ouverte à tous les vents.

Le bœuf. — Et alors, est-ce que c'est pas révélateur, ça, de se mettre soi-même le placenta sur la tête comme un béret basque ? Y a pas un empereur qui a fait ça avec sa couronne ? Est-ce que c'est pas un signe ?

L'ânesse. — Un signe de quoi, encore ? qu'il doit passer directement en sixième ?

Le bœuf. — Oui !

L'ânesse. — C'est idiot, mon cher.

Le bœuf. — Pourtant... Quand j'y pense, j'arrive pas à m'ôter de l'idée que cette dernière année de primaire, il va perdre son temps !

L'ânesse. — Non, non, et non. Et je voudrais qu'on n'en parle plus.

Le bœuf. — Comme tu voudras.

L'ânesse. — En attendant, ça fait trois jours qu'on le cherche.

Le bœuf. — Ce qu'on cherche trois jours vaut la peine d'être cherché.

L'ânesse. — Oui. Et par conséquent, cherchons encore.

Le bœuf. — Cherchons. Il ne peut pas avoir disparu éternellement.

L'ânesse. — Cherchons.

Le bœuf. — Oui oui, nous cherchons.

L'ânesse. — Sans nous décourager.

Ils cherchent. Apparaissent Jésus et les docteurs, dans un coin du Temple.

Le bœuf. — Tiens ! Regarde qui est là.

L'ânesse. — Mais c'est mon Jésus...

Le bœuf. — Oui. Ne le dispute pas trop.

L'ânesse. — Mon tout petit, comme tu nous as fait peur ! Trois jours qu'on vous cherche, monsieur... Alors, monsieur mon Jésus... petit monsieur... qu'est-ce que vous avez à dire à ça ?

Jésus, *distrain*. — Bonjour, mère. Et père.

Le bœuf. — Bonjour, petit.

Jésus. — Pourquoi, toujours, m'affubler de cet adjectif : petit ?

Le bœuf. — Pour une fois que c'est moi... que ce n'est pas sa mère ! Et c'est moi qui me fais engueuler !

Les docteurs. — C'est à vous, ce voyou ? C'est à vous cette merveille ? C'est à vous ce phénomène ?

Le bœuf. — Mmmm... euh...

L'ânesse. — Mais oui, c'est à lui. À qui voulez-vous que ce soit ?

Jésus. — Ce phénomène est surtout à lui-même !

L'ânesse. — Oh...!

Le bœuf. — Ha ha ha ! Graine d'anarchiste !

L'ânesse. — C'est comme ça qu'on répond à sa mère ?

Jésus. — On a réfléchi, mère, avant de répondre.

L'ânesse, *très douce*. — Tu vas avoir une calotte.

Les docteurs. — Allons, allons, à bas les calottes ! Un peu de calme. C'est pas un moyen d'éducation, les calottes... Est-ce que vous connaissez, madame, la valeur de cet enfant ? Est-ce que vous mesurez l'étendue de ses dons ? Est-ce que vous avez une petite notion de son exception ?

Le bœuf. — Qu'est-ce que je disais ?

L'ânesse. — Qui êtes-vous, messieurs ?

Les docteurs. — Nous sommes Les docteurs. De doctes docteurs. Il y en a de meilleurs, il y en a de pires. Nous avons lu beaucoup de livres, mais pas tous, car on ne peut pas les lire tous. Donc la chair n'a rien perdu de son charme ni la parole de sa saveur. Il n'y a que les bons

docteurs qui fassent cette remarque stoïque... et des mauvais docteurs, dieux savent s'il y en a ! On sait cela quand on a lu plus de trois livres. Et votre fils est une sorte de grand livre. Vous n'avez que lui ? Bien sûr, un fils unique, vraiment unique ! C'est incroyable. Et très original. Vraiment. C'est vous le père ?

Le bœuf. — Mmmm... euh...

L'ânesse. — C'est lui, bien sûr. (*Elle passe vivement à autre chose.*) Peut-être pourriez-vous nous aider de votre avis : Jésus est en CM1, brillant, c'est vrai... Il a l'air d'avoir des facilités... Est-ce qu'il doit passer directement en sixième, en sautant le CM2, comme cela nous a été suggéré ?

Les docteurs. — Demandez donc au premier intéressé... Comment l'avez-vous appelé ? Jésus ? Ah non ! demandez donc plutôt à Monsieur Ah-non !

L'ânesse. — Quel ânon ?

Les docteurs. — Il est venu à nous avec des tas de questions, dans un premier temps. Et puis on a bien vu qu'il avait aussi des réponses. Chaque fois que nous répondions à ses questions, il rétorquait « Ah non ! », alors nous avons commencé à l'appeler Monsieur Ah-non... Ha ha ha. Histoire de plaisanter... Et maintenant, les questions, c'est nous qui les posons !

L'ânesse. — Pauv' ti Jésus. Ils se moquent de toi !

Jésus. — Ah non !

Les docteurs. — Allons, Monsieur, Madame, asseyez-vous ici, nous n'avons pas fini notre conversation avec votre enfant. Vous l'avez interrompue. Nous allons la reprendre. Écoutez-la si ça vous chante. Mais quant à nous, nous n'allons pas laisser passer notre chance de connaître un pareil entretien, qui nous change agréablement du sinistre ordinaire des jours. Asseyez-vous. À notre avis, il vaudrait mieux qu'il rejoigne tout de suite la terminale... Encore qu'il semble avoir quelques lacunes... mais avec quelques cours particuliers de rattrapage... Bon. C'est pas tout... Reprenons.

Jésus. — Alors, voilà. Est-ce que vous avez encore des questions ?

Les docteurs. — Oh oui, Jésus, puisque c'est ton nom... il faudrait... nous allons aborder un domaine important...

Jésus. — D'accord.

Les docteurs. — Est-ce que tu es prêt ?

Jésus. — Mais oui !

Les docteurs. — Il faudrait que tu nous dises ce que tu sais de l'amour. Oui. Quelle est la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner à qui l'on aime ? Si déjà, quand on aime, il faut ou non donner des preuves d'amour...

Jésus. — Oui, quand on aime, il faut donner des preuves d'amour. Ça, oui !

Les docteurs. — Pourquoi ?

Jésus. — Parce que l'amour est de ces plantes qu'on se doit d'arroser – si, bien sûr, on y tient un petit peu...

Les docteurs. — Alors, puisqu'il faut donner des preuves d'amour... quelle est la meilleure ?

Jésus. — Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner du vin blanc à ceux qu'on aime. Du vin blanc frais.

Les docteurs. — Ah oui ? Et pourquoi du vin ? Et pourquoi blanc ? Frais, d'accord.

Jésus. — C'est très simple... Un jour que mon père le bœuf travaillait très dur à un buffet d'église, après avoir tiré la charrue pendant toute la matinée – il ne se plaignait pas, attention ! parce que le bœuf jamais ne se plaint de façon perceptible, surtout aux yeux de sa propre famille – et comme j'avais compris quelque chose de sa soif, sans qu'il l'eût évoquée, je lui ai apporté du vin dans une gourde, du vin qui fraîchissait dans les profondeurs de la cave. Et c'était du vin blanc. Il m'a dit que c'était là la meilleure preuve d'amour que je pouvais lui donner. Or, ce que dit le père est toujours le meilleur de ce qui peut être dit. (*Le bœuf se rengorge.*)

Les docteurs. — En soi, et toujours ?

Jésus. — Dans le cours de mon raisonnement, c'était implicite.

Les docteurs. — Donc, il sait ce que veut dire ce mot rare, implicite... Donner du vin à ceux qu'on aime. Eh bien, ça se discute, la formule est belle, mais il faudrait blanchir la place du mot vin, et le remplir à la demande suivant les conditions... Il n'est pas de plus grande preuve d'amour que de donner du pain... des baffes... sa vie... c'est selon.

Jésus. — Oui, je comprends votre objection, permettez-moi de relativiser un peu. Posons par exemple que mon père le bœuf a déjà sifflé deux bouteilles de châteauneuf-du-pape...

Le bœuf. — Hé !

Les docteurs. — C'est pas du vin blanc, ça.

Le bœuf. — Moi ? deux bouteilles de... Faut pas exagérer... T'imagines les sillons que ça ferait... ça serait pas des sillons, ça serait des lacets...

Les docteurs. — Chut ! Silence !

Jésus. — ...vu l'état dans lequel il se trouve, effectivement, lui en apporter une troisième n'est peut-être pas exactement la meilleure preuve d'amour que je puisse lui donner.

L'ânesse. — Mon Jésus...

Le bœuf. — Chut, ne les dérange pas. Écoute-les.

L'ânesse. — Mais, laisse-moi faire mes commentaires !

Le bœuf. — Moi, j'écoute. Je suis pas au niveau, alors je me contente d'écouter.

Les Docteurs. — Mais ils vont pas la fermer, les parents d'élèves, là ? Reprenons. Une question plus difficile... Jésus... Jésus qui parais savoir beaucoup de choses... Et que penses-tu, par exemple... que penses-tu... du concept de divinité ?

Jésus. — Autrement dit : qu'est-ce que l'homme ?

Les docteurs. — Tiens, voici une façon bizarre de répondre... en prononçant une autre question... apparemment sans rapport... Suprême habileté, ou bien...

Jésus. — Mais oui... Qu'est-ce que l'homme ?

Les docteurs. — Va pour « Qu'est-ce que l'homme ? »

Jésus. — Le problème, c'est ce qui prend la place entre les deux, l'homme et le dieu. Le pont. Si vous savez où accrocher le pont, du côté de la divinité, comme du côté de l'humanité, c'est que vous avez une connaissance suffisante des conditions en quelque sorte géologiques de ces sortes de sols un peu particuliers... Quand je serai grand, je serai le pont.

Les docteurs. — Rien que ça.

Jésus. — Je serai le pont car je connais déjà la double nature de ce qu'il me faut relier.

Les docteurs. — ... qui est ?

Jésus. — Vous ne devinez pas ? Pratiquante du mal, et croyant par là moins souffrir : c'est l'humanité. Douée des pouvoirs bénéfiques sans jamais s'en servir : c'est la divinité.

Les docteurs. — C'est juste. Mais avec ça, on est bien loti !

Jésus. — C'est pourquoi il faut un pont qui passe au-dessus de ce gouffre d'incompréhension. Le pont appartient aux deux rives. Si l'humanité emprunte ce pont (ce qui paraît souhaitable) elle sentira sous ses pieds sa propre misère, les planches vermoulues du revêtement, en même temps que la solidité de la divinité, la carcasse ferme et souple dans le vent avec les joints de dilatation. Si la divinité emprunte elle aussi ce même pont (ce qui paraît tout aussi souhaitable) son idée de cœur saignera vraiment de vivre tout conceptuellement le danger, le vertige, un peu, si vous voulez, comme un homme libre et protégé qui traverserait en touriste un ghetto ou un camp de réfugiés.

L'ânesse et le bœuf tombent à genoux. Les docteurs sont impressionnés. Un ange passe.

Les docteurs. — Pourquoi dans une espèce y a-t-il des exemplaires petits et d'autres grands ? Est-ce que cela n'est pas une forme d'injustice ? Toi, par exemple, tu es plutôt petit, et nous grands.

Jésus. — Ah, moi, je préfère être petit.

Les docteurs. — La raison ?

Jésus. — Le corps, qui est matière, est plus matériel, s'il est petit.

Les docteurs. — Ah tiens ? J'aurais dit le contraire.

Jésus. — Oui, il y a quelque chose en lui de plus compact, pour la simple raison que la distance entre la racine de ses cheveux et les ongles de ses orteils est plus courte que chez le grand. C'est pour cela que le royaume de Dieu est aux rase-bitumes. Il tombe sans se faire mal, roule et amasse tout ce qu'il veut. Lorsqu'il a les mains pleines, il reste au petit une lourde responsabilité : il lui reste à se hausser par l'esprit.

Les docteurs. — Il a peut-être aussi les chevilles qui enflent davantage que chez le grand.

Jésus. — Si j'ai été orgueilleux, que cela soit passé à mon débit.

Les docteurs. — Soit !

Jésus. — Encore des questions !

Les docteurs. — Oh, ne t'inquiète pas, il y en a. Il en reste. Il en restera toujours !

Jésus. — Mais, je n'en demande qu'une.

Les docteurs. — Alors, seize et seize ?

Jésus. — Trente-deux.

Les docteurs. — Seize fois seize ?

Jésus. — Deux cent cinquante six.

Les docteurs. — Dix puissance quatorze ?

Jésus. — Cent mille milliards.

Les docteurs. — Eh bien ! C'est pas mal...

L'ânesse. — Heu, pardon, si je puis me permettre de vous interrompre... Vous n'avez pas répondu, sur l'histoire de sauter de classe...

Les docteurs. — Écoutez... de deux choses l'une, ou bien cet enfant est un psychopathe atteint d'une méningo-encéphalite carabinée et ça ne tirera pas à conséquence, ou bien alors il fera des dégâts autour de lui.

L'ânesse. — Vous croyez ?

Les docteurs. — Nous savons.

L'ânesse. — Mais, dans un cas comme dans l'autre...

Le bœuf. — Calme-toi.

L'ânesse. — Dans un cas comme dans l'autre...

Les docteurs. — Eh bien, quoi ?

L'ânesse. — Dans un cas comme dans l'autre, qu'est-ce que je vais devoir voir ?

Les docteurs. — Ça... oui ! Nul ne songe à envier la mère d'un pareil phénomène !

Jésus. — Bon. Vous n'avez plus de questions ? Parce que, moi, il m'en reste.

Les docteurs. — Attends un peu. Jusqu'où peut remonter la mémoire ?

Jésus. — En amont, jusqu'au ventre de l'ânesse. En aval, elle peut descendre jusqu'à la résurrection des corps et des esprits.

Les docteurs. — Comment s'appelle la mémoire d'amont ?

Jésus. — La mémoire.

Les docteurs. — Comment s'appelle la mémoire d'aval ?

Jésus. — L'imagination.

Les docteurs. — Est-ce que l'imagination est bonne ? La mémoire d'aval est-elle aussi sûre que la mémoire d'amont ?

Jésus. — En soi, la mémoire d'aval est aussi sûre que la mémoire d'amont. Ou aussi peu sûre. L'imagination est bonne si le cœur est bon.

Les docteurs. — Et l'esprit ? L'esprit n'a pas à être bon ?

Jésus. — L'esprit dépend du cœur.

Les docteurs. — Voire... Ça se discute... On verra ça une autre fois. Voyons. Peux-tu apprendre à lire à une vache ? À lire ce livre ?

Jésus. — Oui, je le peux.

Les docteurs, qui rigolent. — Il est très fort. Et comment vas-tu t'y prendre ?

Jésus. — Eh bien, voilà, je mets du sel sur les pages. Et la vache, avec sa langue, tourne les pages.

Les docteurs. — Le gremlin ! Attends, j'ai une idée, ce livre, justement... Prends-le dans tes mains. Oui, prends-le. Allez, lis !

Jésus. — Heu...

Les docteurs. — Qu'est-ce que tu lui trouves ? Lis !

Jésus. — C'est que... Maman, au secours !

Les docteurs. — C'est ça, j'en étais sûr... il ne sait pas lire ! Il ne sait rien lire ! L'âne chargé de livres... fils de l'ânesse chargée de livres ! Il n'a pas vu que le livre était à l'envers ! Ha ha ! C'est original, mais c'est pas glorieux.

Jésus, en colère, tapant du pied. — Maman !

L'ânesse. — Je suis là, mon tout petit...

Jésus. — Les docteurs, là, ils m’embêtent, avec ce livre !

Les docteurs. — Alors, est-ce qu’il sait lire ou non ?

Jésus. — Oui !

Les docteurs. — Eh bien ?

L’ânesse. — Non, il ne sait pas lire.

Les docteurs. — Il ment ! Il a menti ! Qui a menti mentira !

L’ânesse. — Est-ce qu’il a besoin de savoir lire ?

Les docteurs. — C’est obligatoire.

L’ânesse. — Est-ce qu’il n’est pas assez intelligent comme ça ?

Jésus. — Si !

Les docteurs. — Nous ne sommes pas surpris que vous le défendiez, mais il reste que cela constitue un retard certain.

L’ânesse, vexée, au bœuf. —
Alors, tu veux toujours qu’il saute de classe ?

Le bœuf. — Hum. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Les docteurs. — Mais c’est idiot ce que vous dites là ! Vous savez, c’est tout de même un peu dommage, car il a des facultés prometteuses. On dira ce qu’on voudra contre les écoles, mais savoir lire c’est quelque chose, même quand on veut avoir un destin personnel et original.

Jésus. — C’est vrai. Je ne sais pas lire, mais je sais me battre. La République n’a pas besoin de savants, ni de chimistes. Elle a besoin de guerriers. Je suis petit. Je suis blond. Je suis fragile. Je garde le troupeau. Mes frères aînés sont à l’armée. En face, un géant.

Les docteurs. — Quand ta mère te raconte des histoires, quelle est l’histoire que tu préfères ?

Jésus. — Celle-là, justement ! Je la connais par cœur.

Les docteurs. — Ah oui ? Quelle taille faisait Goliath ?

Jésus. — Trois mètres (six coudées et un empan).

Les docteurs. — Quel poids, sa cuirasse ?

Jésus. — Cent vingt livres.

Les docteurs. — Combien font de kilos cent vingt livres ?

Jésus. — Soixante.

Les docteurs. — Oui, bonne réponse. Combien pesait le fer de sa lance ?

Jésus. — Dix-huit.

Les docteurs. — Livres ?

Jésus. — Kilos !

Les docteurs. — Bon.

Jésus. — Anymore questions ?

Les docteurs. — Il parle même anglais ! À quoi ressemblait David ?

David. — Pour se moquer de moi, on ne cessait de me dire d'aller jouer avec les genoux des grandes personnes !

Les docteurs. — Sur... les genoux des grandes personnes...!

David. — Non, non, avec, j'ai bien dit : avec, parce que les genoux sont à ma hauteur, c'était le sens de la moquerie.

Les docteurs. — Hon. De quelle nation était-il ?

David. — Qui ?

Les docteurs. — Les deux. De quelle nation étais-tu ?

David. — La vallée du Térébinthe.

Les docteurs. — Goliath ?

David. — La Philistinie. Entre les deux, c'était la guerre.

Les docteurs. — Que clamait Goliath par-dessus les lignes ennemies pendant quarante jours ?

David. — « Je cherche un homme ! »

Goliath. — Il y en avait une autre : « Donnez-moi un homme ! »

David. — Je n'étais qu'un petit berger. Petit, parce qu'on me le disait... moi, je ne me sais pas petit, je me sais à ma hauteur... Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches.

Goliath. — Qu'on me donne un homme, pour qu'on se batte ensemble !

David. — Tous les guerriers se défilaient. Tous les guerriers faisaient le mort en songeant à leur lit, à leur femme tiède sur eux après les petits plats, songeant à leurs biens. Tous les guerriers se renvoyaient la balle. Goliath gueula comme ça pendant quarante jours...

Goliath. — Je cherche un homme ! Qu'on me donne enfin ce que je cherche ! Je cherche un homme qui ne soit pas une bourse desséchée ! Un homme inconscient, mais bon combattant !

Un homme entraîné qui jouera de la lance, un homme aux muscles durs qui me saisira aux hanches, mais que je renverserai dans la poussière préparée pour. Un homme !

David. — Quarante jours de ce refrain, c'est dur pour le moral des troupes.

Goliath. — Allons, je crois que je ne trouverai pas cet homme que je cherche.

David. — C'est moi.

Goliath. — Toi ? J'ai parlé d'un homme.

David. — Je suis berger. À mon poste de travail, il n'y a pas un lion, pas un loup, pas un renard au monde qui ait su me voler un agneau.

Goliath. — Qu'y a-t-il dans ta poche qui la gonfle comme ça ? À part l'orgueil.

David. — Des cailloux.

Goliath. — Des cailloux d'où ?

David. — Des cailloux durs.

Goliath. — Non, qui viennent d'où, que tu as pris où ?

David. — Dans la vigne de mon pays.

Goliath. — Celui qui sera demain le mien...

David. — Jamais. Ni demain, ni un autre jour.

Goliath. — Tes cailloux, tu ferais mieux de t'en frapper la poitrine et de foutre le camp !

David. — Garde tes conseils comme moi je garde mon troupeau.

Goliath. — Qu'est-ce que tu tiens dans ta main ?

David. — Un pauvre bâton.

Goliath. — Est-ce que je suis un chien que tu viennes ainsi à moi avec un bâton ?

David. — Oui, c'est incontestable, tu es un chien, qui n'as cessé d'aboyer pendant quarante jours. Ça suffit comme ça.

Goliath. — Qu'est-ce qui pend de ton épaule ?

David. — Ma fronde.

Goliath. — Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

David. — En garde !

Goliath. — La paix ! Avorton...

David. — Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais la fronde.

Goliath. — En garde ! Formule !...

David. — J'ai chargé ma fronde de la pierre la plus lourde et la plus ronde... un calot de fonte... j'ai fait tourner ma fronde et j'ai tout lâché. Si j'avais touché comme ça un étourneau, l'étourneau aurait été pulvérisé. Il n'y aurait eu qu'une petite chute de plumes, qui tombent au sol sans un bruit. Mais le caillou frappa et entra dans Goliath sans attendre la permission. Il entra par le front. Goliath tombe en avant avec un grand bruit et un tremblement de la terre.

De fait, Goliath tombe en avant avec fracas.

Les docteurs, ramassant Goliath, c'est-à-dire se ramassant. — Qui inventa la chute ?

Jésus. — Icare.

Les docteurs. — Qui inventa la scie ?

Jésus. — Dédale.

Les docteurs. — Comment ?

Jésus. — En observant une arête de poisson.

Les docteurs. — Une arête de poisson ressemble à une scie ?

Jésus. — Avec un peu de mémoire d'aval...

Les docteurs. — Quelle est la capitale de la Malaisie ?

Jésus. — Kuala Lumpur.

Les docteurs. — Les pays limitrophes de la Zambie ?

Jésus. — À ce jour, ils sont huit.

Les docteurs. — Lesquels ?

Jésus. — Dans le sens des aiguilles d'une montre : la Namibie, l'Angola, le Congo (Kinshasa), la Tanzanie, le Malawi, le Mozambique, le Zimbabwe, le Botswana.

Les docteurs. — Les vingt titres constituant *Les Rougon-Macquart*, dans l'ordre ?

Jésus. — *La fortune des Rougon, La curée, Le ventre de Paris, La conquête de Plassans, La faute de l'abbé Mouret, Son excellence Eugène Rougon, L'assommoir, Une page d'amour, Nana, Pot-bouille, Au bonheur des dames, La joie de vivre, Germinal, L'œuvre, La terre, Le rêve, La bête humaine, L'argent, La débâcle, Le docteur Pascal.*

Les docteurs. — Il sait ça, et il ne sait pas lire ! Tu sais beaucoup de choses !

Jésus. — Dieu en sait davantage.

Les docteurs. — Combien de mots comportent la phrase que j'ai fini de dire ?

Jésus. — Douze.

Les docteurs. — Qu'est-ce qui porte une tête connue et ne porte pas un nom connu ?

Jésus. — Mon sosie.

Les docteurs. — Qu'est-ce qui est os et non-os ?

Jésus. — La verge.

Les Docteurs. — Il a pas de poil au cul, et il répond à ça ! Que doit-on faire à la verge ?

Jésus. — La tenir propre. La décalotter, de temps en temps, si l'on est incirconcis.

Les docteurs. — Et après ?

Jésus. — Se laver les mains. Se laver les mains souvent. Se savonner le cul après la défécation. Et se relaver les mains. Se laver les mains avant les repas, se brosser les dents après.

Les docteurs. — Hon hon... Et... à table ?

Jésus. — Bien mastiquer. Finir par boire ce que l'on mange et manger ce que l'on boit.

Les docteurs. — Quel est l'oiseau qui est plus court que la mésange ?

Jésus. — Ha ha ! L'ange !

Les docteurs. — Ah oui ?

Jésus. — Mais l'ange n'est pas un oiseau.

Les docteurs. — Non ?

Jésus. — Non.

Les docteurs. — Encore quelques questions avec une toute petite difficulté supplémentaire de mémoire ! Prêt ?

Jésus. — Prêt.

Les docteurs. — Qu'est-ce qui, sans mouiller, s'écoule ?

Jésus. — Le temps.

Les docteurs. — Attends le signal pour répondre ! Qu'est-ce qui, sans mouiller, s'écoule et qui n'est pas le temps ? Qu'est-ce qui, sans mouiller, s'écoule encore ? Qu'est-ce qui passe sans être vu ? Qu'est-ce qui transforme la nuit en lumière ? Qu'est-ce qui est moins que quelqu'un ? Qu'est-ce qui est plus que quelque chose ? Qu'est-ce qui rend quelqu'un plus que quelqu'un ? Qui est-ce qui monte quand il descend et descend quand il remonte ? Qu'est-ce qui est rond ? Qu'est-ce qui explique cela ? La piscine dans laquelle on ne peut pas se baigner deux fois ? Réponds !

Jésus, *comptant sur ses doigts*. — La vie s'écoule sans mouiller. La foule s'écoule sans mouiller. Qui passe sans être vu ? Le temps, encore ! Le réverbère, la pensée transforme la nuit en lumière. Moins que quelqu'un ? Le vantard ! Quelqu'un est plus que quelque chose. La modestie rend quelqu'un plus que quelqu'un. Le mineur des antipodes monte, pour moi, quand il descend et descend quand il remonte. La terre est ronde. Cette réponse explique ma réponse précédente. Le ventre de sa mère !

L'ânesse. — Ça répondait à quoi, ça déjà, la dernière réponse... le ventre de sa mère...?

Le bœuf. — On ne s'y baigne pas deux fois...

L'ânesse. — Oh, moi, c'est quand il voudra, hein...

Le bœuf. — Chut...

Les docteurs. — Bon ! Eh bien, nous, nous allons faire une pause. Pipi. Tea time. Moi, je mangerais bien quelque chose. C'est que c'est fatigant à la longue... Alors, à tout de suite !

Jésus reste plongé dans ses pensées.

L'ânesse. — Pssst !

Le bœuf. — Laisse le tranquille...

L'ânesse. — Mon tout petit, petit Jésus... Il doit avoir faim, mon petit, petit. Il faut qu'il mange, maintenant. Mon tout petit.

Le bœuf. — Oh... lui, il ne se nourrit pas de pain.

L'ânesse. — Oui oui... on dit ça... En attendant... L'odeur du quat' quarts qui cuit, ça reste l'odeur du quat' quarts, hein... l'odeur du quat' quarts tiède...

Jésus. — Mère... As-tu pensé à m'apporter du quat' quarts ?

L'ânesse. — Qu'est-ce que je disais ? Viens, mon petit.

Jésus. — Un quart de père, un quart de mère, un quart de fils et un quart de Saint-Esprit.

Le bœuf, à l'ânesse. — Tu ne le laisseras jamais grandir.

L'ânesse. — En attendant, il faut qu'il forme son squelette.

Le bœuf. — Bof.

L'ânesse. — Quoi, bof ?

Le bœuf. — Le squelette, le squelette... Squelette au bénéfice du sépulcre !

L'ânesse. — Veux tu bien te taire !

Le bœuf. — Il mange.

L'ânesse. — Va lui cherche à boire.

Le bœuf. — Il fait bien chaud. Ça va me donner soif d'aller lui chercher à boire.

L'ânesse. — C'est tout de même ton fils.

Le bœuf. — Si tu le dis...

Jésus. — Je peux peut-être faire sortir une source, là, devant nous.

Le bœuf. — Non ! Ne touche à rien... Je préfère y aller. J'y vais. C'est comme si j'étais déjà revenu.

L'ânesse. — Prends tout ton temps.

Le bœuf. — Tiens... Il n'a plus soif ? On veut un petit tête à tête, c'est ça ?

L'ânesse. — Tu es bête.

Le bœuf. — Bon, j'y vais.

Le bœuf sort.

L'ânesse. — Ah... Il est quand même parti. Tu es content, mon petit, mon Jésus, de te retrouver tout seul avec ta maman ?

Jésus. — Oui et non.

L'ânesse. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Jésus. — Mais rien...

L'ânesse. — J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Jésus. — Mais non...

L'ânesse. — C'est possible, tu sais, je ne suis pas très instruite... C'est ça ? Ce n'est pas de ma faute. Chez moi, c'était le sud, chaud et salissant. On avait toujours les pieds sales à la fin de la journée...

Jésus. — Mais non, ce n'est pas ça du tout.

L'ânesse. — Autre chose ?

Jésus. — Non... rien...

L'ânesse. — Je sens le crottin, c'est ça...

Jésus. — Mais oui, tu sens le crottin, mais c'est pas grave, ça n'a aucune importance...

L'ânesse. — Mais alors, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu ne me dis rien ? Pourquoi tu ne parles qu'aux autres ?

Jésus. — Mais non...

L'ânesse. — Tu ne me parles plus que pour la pitance...

Jésus. — Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

L'ânesse. — Quand je t'ai vu avec ces messieurs, je me suis dit : « Mais il parle ! » À moi, tu ne parles plus. On dirait que tu as honte de me parler, que tu as honte des mots de tous les jours.

Jésus. — On ne peut contenter tout le monde et sa mère.

L'ânesse. — Alors, je vais en baver...

Jésus. — Tu as de ces expressions !

Le bœuf rentre.

Le bœuf. — Voilà du jus d'orange, tout frais. Buvez.

L'ânesse. — Non, je n'ai pas soif. Bois, mon petit.

Le bœuf. — D'ailleurs, les voilà qui reviennent.

L'ânesse. — Vous n'allez pas me nous le surmener !

Les docteurs. — Est-ce qu'on est prêt ?

Jésus. — Prêt.

Les docteurs. — On continue ?

Jésus. — On finit.

Les docteurs. — Non, non... on continue ! La seule tâche au monde où personne, jamais, n'a échoué ?

Jésus. — La mort.

Les docteurs. — Qu'est-ce qu'un homme mort ?

Jésus. — Un homme qui cesse de continuer.

Les docteurs. — Exactement.

Jésus. — Mais il lui reste encore une chance.

Les docteurs. — Une chance éternelle ?

Jésus. — Exactement.

Les docteurs. — J'en doute. J'en doute. J'en doute.

Jésus. — Prenons rendez-vous !

Les docteurs. — Rendez-vous pris. Qui fut incarcéré entre deux malfaiteurs ?

Jésus. — Joseph.

Les docteurs. — Joseph ?

Jésus. — Fils de Rachel et de Jacob. Et j'en serai l'écho.

Les docteurs. — Qui fut vendu par les siens contre vingt deniers d'argent ?

Jésus. — Joseph.

Les docteurs. — Le même ?

Jésus. — Joseph, mais oui, Joseph ! Et j'en serai la rime.

Les docteurs. — Qu'est-ce que le cercueil vivant ?

Jésus. — La baleine.

Les docteurs. — Et qui mourut trois jours en son cercueil vivant, avant de ressusciter de l'estomac ? Joseph, encore ?

Jésus. — Jonas. Et j'en ferai autant.

Les docteurs. — Pas mal.

Jésus. — Merci.

Les docteurs. — Pas mal du tout. Oui, oui. Mais on ne va pas continuer comme ça. Il va falloir t'abandonner à ton avenir, puisque tu y tiens. Nous ne pouvons pas indéfiniment repousser... Nous t'avons posé les questions dont, bon an mal an, nous connaissons les réponses. Une dernière, cependant : quel est le pluriel du mot sphinx ?

Jésus. — Sphinx.

Les docteurs. — Oui. C'était une question facile. Voici maintenant celle à laquelle nous ne comprenons rien nous-mêmes : Quel est l'animal qui va le matin sur quatre pattes, à midi sur deux, et sur trois le soir, quand arrive la septième heure, l'heure obscure ?

Jésus. — Ah ! Je m'attendais à la question.

Les docteurs. — Hé hé hé...

Jésus. — Il n'y a pas deux réponses.

Les docteurs. — Rien que ça !

Jésus. — Oui.

Les docteurs. — D'accord. Dis !

Jésus. — Cet animal, c'est moi. C'est moi dans un livre qui est déjà déduit d'un autre et dans des croyances. Le matin, sur le ventre, dans la paille, je découvre le monde, les cadeaux des rois et les crottes et les bouses de la sainte famille... fils de ma mère, je me soulève à quatre pattes ; à midi, je suis debout, parmi vous, comme à présent, en train d'argumenter, le doigt tendu ; et le soir, c'est bientôt, c'est ce soir... je suis arrivé au port, mes deux jambes clouées dans le vide vertical, et la troisième jambe est en bois, c'est ma croix, béquille offerte à tous les hommes pour leur donner du courage et faire la passerelle.

Les docteurs. — Aïe aïe aïe... Tous les hommes ?

Jésus. — Tous.

Lânesse, s'agenouillant. — Dont moi.

Elle pousse le bœuf du coude. Il tombe à genoux.

Le bœuf. — Heu... oui, moi aussi !

Les docteurs. — Pas moi. Pas moi. Pas moi.

Jésus. — Eh bien... n'ai-je pas répondu ?

Les docteurs. — Si.

Jésus. — Alors ? Vous ne vous jetez pas dans le vide, du haut des remparts de la terrasse du temple ?

Les docteurs. — Non. Pas de nous-mêmes. Il faudrait que tu nous précipites. En nous menaçant, par exemple de ta fronde. De nous-mêmes, non, nous avons encore trop de choses à étudier, tout simplement. Nous sommes du parti de la connaissance, pas de la croyance et du loisir. Il y a beaucoup d'autres réponses. Cet animal, qui va le matin sur quatre pattes, à midi sur deux et sur trois le soir, ce n'est pas forcément toi. C'est aussi l'albatros : dès qu'au petit matin il est capturé par les marins qui cherchent à tromper leur ennui, déposé sur les planches, pitoyable et moqué, il en appelle à ses quatre supports, les pattes et les ailes, c'est connu... les ailes qui traînent assurant l'équilibre comme les petites roues surnuméraires de ton premier vélo ; à midi, quand les marins méfiants lui ont coupé ces ailes qui risquaient d'autoriser la fuite, l'oiseau ne peut plus que danser misérablement sur ses deux pattes fatiguées ; le soir, l'albatros, avant de s'écrouler, vit sa dernière position d'équilibre, en s'aidant de son bec noirci au brûle-gueule, qui fait le troisième pied de ce trépied fatal. Toi, tu nous fais peur. Tu es doué, hein, c'est pas la question... Tu ferais mieux d'étudier un peu, toi aussi. Tiens, tu devrais faire un voyage autour du monde, ou simplement ton tour de France. Ça rabattrait un peu ton caquet. Tu devrais t'occuper du bœuf et de l'ânesse. Sais-tu pourquoi l'ânesse, toujours, se roule par terre, le dos dans la poussière, dans les chardons et les fougères ? Tu vois que tu ne sais pas tout ! Parce que personne ne prend la peine de l'étriller. Va. Marche devant toi, sans t'occuper de ceux qui vont dans ton sens. N'essaie pas d'être leur guide. Parle à ceux que tu croises et qui s'en vont ailleurs. Ne te laisse pas laver les pieds par des adoratrices. N'écris pas ton combat. Laisse des documents sur ta vie. Tu es doué. Passe en sixième tout de suite, si tu veux, mais ne fais pas le singe avec les écritures. Apprends un métier. Apprends à lire. Ne prêche pas les foules. Va au marché faire tes courses. Va au bistrot. Va au bordel, de temps en temps. Travaille de tes mains. Fais du secrétariat. Embauche. Va à la pêche. Repose-toi. Assèche les Marais Pontins. Dissèque les animaux quand la nécessité oblige. Mais ne joue pas les victimes avant ton heure. Ni après ton heure.

Ni pendant ton heure. Le monde peut supporter beaucoup de choses. Le monde peut tout supporter, sauf ça.

FIN